

Les Grecs n'ont jamais vu Ulysse comme un héros classique. L'exemple parfait du voyageur leur semblait un peu trompeur, cherchant toujours et trouvant des arguties pour survivre et prêt à tout pour triompher. Ma lecture de *Le diable des provinces* me fait penser à Juan Cárdenas et à son personnage comme pensaient les Grecs avec Ulysse. La méfiance est servie dès le début. Le roman invite les lecteurs à être les témoins d'un voyage de retour aux origines, mais ils doivent être attentifs. Les retrouvailles avec la maison de l'enfance n'ont rien de prodigieux. Le chemin est semé de pièges. Des anomalies se répartissent comme des arrêts au long du trajet et on pense alors à la véracité limitée des genres et au faux génie du paysage. Mais peut-être aussi au poids de la mémoire et à l'inconsistance des identités. Une espèce de radiographie sociale pleine de doubles apparences et d'intrigues policières, comme seul pourrait en offrir l'environnement latino-américain que Juan Cárdenas aborde une nouvelle fois de manière très personnelle.

Un homme, *le biologiste*, revient après quinze ans d'absence dans son pays natal, la Colombie. Ce retour ne le rend nullement mélancolique. *Je rentre la queue entre les jambes, et j'accepte mon destin*, dit-il. Avec la nouvelle réalité, il affronte les difficultés de la vie de province. Mais la *ville naine*, le *presque village*, s'efforce de lui renvoyer ses moqueries et les amertumes du passé. L'endroit se referme sur lui-même sans lui permettre une possibilité de réhabilitation. Le biologiste s'escrime, invente des arguties et survit. Il décide finalement de s'adapter aux choses et aux gens.

Il accepte de menus travaux sans rapport avec ses diplômes obtenus à l'étranger. Il retrouve sa condition de fils installé chez sa mère. Il rencontre d'anciens amours. D'étranges fanatismes religieux apparaissent dans les ventres de ses élèves adolescentes. Les entreprises extérieures à la région spéculent avec les opportunités qu'offrent les lieux en détruisant les espèces locales. Enfin, arrive l'heure des fantômes, et il doit revivre la mort violente de son frère.

Le biologiste avance d'une démarche chaotique, se laissant mener par les circonstances. L'échec l'amène à se fier aux réflexions philosophiques d'un dealer pourvu d'attributs chamaniques. Mais comme il arrive souvent, il sera vaincu par les dynamiques et les exigences – naines, elles aussi – de ce lieu perdu, incapable de se rebeller face à ses préjugés et à ses violences archaïques. Malgré sa défaite, on ne peut lui reprocher d'avoir baissé les bras et d'accepter son destin. Finalement, le voyage est voué à l'échec et à la stérilité. Le *status viatoris* de la pensée religieuse, comme dirait Claudio Magris, implique l'alternance entre la gloire et la chute.

On finit par reprendre en chœur avec Juan Cárdenas et le biologiste une prière qui se veut manifeste : *Échappe-toi avant. Reviens t'échapper à la maison. Il n'y a pas d'échappatoire.*

Mario Hinojos

Revista *Otra Parte* – Buenos Aires (01-02-2018)